

## UN VICE IMPUNI, LA LECTURE ...

L'homme, et spécialement l'homme qui travailla, lit-il encore? Soyons plus précis. L'homme pour qui le travail est matière à réflexion, qui s'efforce d'humaniser sa tâche, l'homme promu dans la hiérarchie ouvrière, l'homme qui nous entoure et dont la mangeoire n'est pas la préoccupation dominante, cet homme-là lit-il encore?

Je sais, l'homme ploie sous le fardeau de l'écriture utilitaire: la circulaire, le rapport, la correspondance, la revue technique, le journal! Emporté par l'accélération des choses qui est un aspect de notre temps, le papier imprimé s'amoncelle chaque matin. L'homme décachette, effleure, parcourt, saute des paragraphes sans importance, relit les autres plusieurs fois sans toujours les comprendre, peste en essuyant ses verres, digère le texte comme il digère son bifteak quotidien, froisse le papier imprimé que la corbeille avale, et qui après maintes manipulations reviendra sur son bureau, sur son établi, dans son cabinet de travail, créer le cauchemar.

Lorsqu'on parle de lecture à l'homme, épouvanté, il se retranche derrière ce fatras qui l'inonde. Mais, est-ce là lire? La lecture n'est ni un travail, ni une contrainte. C'est un acte gratuit, un tête-à-tête loin des servitudes qu'impose la société, loin du contrôle des recteurs, loin du sermon des clers. La lecture reste pour l'instant, suivant la formule magnifique de Valérie Larbaud: *Un vice impuni!* Tel l'enfant qui raconte à son jouet des histoires merveilleuses et dont le jeu cesse sous le regard indiscret, l'homme qui lit s'évade des autres pour se retrouver seul face au texte qu'il approuve, amplifie, rectifie ou condamne.

L'homme lit moins, l'homme ne lit plus! si ce n'est des digests, des bandes dessinées et, dans le moins mauvais des cas, des romans policiers dont certains sont d'ailleurs des œuvres parfaitement valables, et je pense à Raymond Chandler, Simenon, Léo Mallet et à quelques autres.

Et, pourtant, on n'a jamais tant écrit! Histoires, voyages, témoignages, essais, romans, contes, toutes les forces de l'activité humaine sont offertes aux lecteurs. On n'a jamais si bien écrit! J'entends par là qu'en dehors des œuvres dont la perfection esthétique marquera notre époque, la production courante est de facture honnête et offre un intérêt certain. Pour examiner avec sérénité cette production, il convient d'abord de la sortir de la cohue qui marque la période des prix et de donner pour limite à l'année littéraire l'attribution du Prix Nobel, la plus haute récompense littéraire, ensuite d'en extraire quelques titres qui sont des repères permettant d'avancer entre les rayons.

L'année qui vient de s'écouler s'était ouverte avec un grand nom, celui d'Albert Camus, qui obtint le prix l'année dernière. Elle se ferme sur une infortune, dont il est difficile de mesurer les conséquences, celle de Boris Pasternak, qui, cette année, fut contraint de refuser le sien. Deux écrivains de facture bien différente. L'écriture de Camus est sobre, classique, parfois un peu froide. Il a fait paraître cette année «*L'Envers et l'Endroit*» (1), mais «*L'Homme Révolté*» (1) reste le livre de prédilection des militants syndicalistes. «*Le Docteur Jivago*» (1), l'ouvrage de Boris Pasternak, interdit en Russie mais publié en France, possède les qualités et les défauts de la littérature russe où les multiples personnages s'enchevêtrent au détriment de la cohésion. Il est vrai que, dans les ouvrages de cette sorte, le lecteur recherche d'abord un témoignage. On annonce de cet auteur une traduction de ses poèmes, œuvre certainement plus achevée.

(1) Editions Gallimard.

Entre ces deux événements littéraires, la devanture du libraire a offert à l'amateur une ration copieuse. Je ne parlerai de ces auteurs plongés dans le matérialisme historique et que l'on retire dégoulinant de vérités révélées, que pour signaler l'ouvrage désabusé de Vercors «*P.P.C.*» (2), qui a au moins le mérite de la franchise. Deux livres ont dominé la littérature sociale. «*Dix Jours qui ébranlèrent le Monde*» (3), de John Reed, et surtout la parution du «*Blanqui*» (4), de Maurice Dommanget, à qui nous devons également une étude sur la jacquerie publiée à l'occasion du six centième anniversaire de la grande révolte paysanne.

Le roman a, comme de coutume, envahi la devanture. On aurait souhaité que les demoiselles qui marchent les fesses retroussées et dont le front lourd de pensées mystérieuses soutient avec peine la chevelure en broussaille, choisissent de préférence à Françoise Sagan l'admirable «*Mémoires d'une Jeune Fille Rangée*» (1), de Simone de Beauvoir. Le roman américain nous a donné avec «*Aventures d'un Jeune Homme*» (1), de John Dos Passos, une des plus sûres réussites du néo-naturalisme américain. «*Le Lion*» de Giono, «*La Terre aux Loups*» (1) de Robert Margerit, «*Les Embuscades*» (1), de Roger Grenier, «*Canard au Sang*» (2) de Robert Sabatier, «*Le Rendez-Vous de Bruges*» (5) d'Armand Lanoux, sans oublier l'admirable «*Bas les Cœurs*» (6) de Darrien. Enfin, je me garderai, d'oublier «*Science Fausse et Fausse Science*» (1) de Jean Rostand, non plus que «*L'Eveil de l'Humanité*» (7) d'Herbert Kuhn qui nous explique l'homme de la préhistoire à la lueur des découvertes récentes.

Les vieux messieurs qui, dans leur majorité, composent les jury littéraires, ont cependant boudé devant la production annuelle parmi laquelle ils étaient contraints de faire un choix forcément arbitraire et qui, fatalement, déclencherait contre eux la colère des auteurs et des éditeurs malheureux et les sarcasmes des courriéristes sans tendresse. Comme on les comprend et comme on comprend ceux qui hésitent devant le rayonnement. Le choix d'un livre est d'abord acte individuel et si l'information peut aider à ce choix, c'est dans la boutique du libraire ou devant la boîte sur le quai, en palpant le livre comme pour en saisir la densité, que le lecteur décide de cet instant de rêve qui lui conservera un peu de l'innocence enfantine essentielle au bonheur.

Il faut lire pour apprendre, pour se cultiver le goût, pour s'évader des chaînes dans lesquelles la société vous enserre. Il faut lire pour que, du monde ouvrier, se lèvent à nouveau des Vallès, des Poulaille, des Dabit, des Navel, qui chanteront les misères et les espoirs de l'homme qui travaille.

Il vous faut lire pour confronter votre âme avec un texte, comme chaque matin, dans l'intimité, vous confrontez votre visage avec le miroir.

**Maurice JOYEUX.**

-----

(2) Editions Albin Michel.

(3) Editeurs Français.

(4) Editions Marcel Rivière et Cie.

(5) EditionsJulliard.

(6) EditionsPauvert.

(7) Editions Corrèa.